

Annick JEANMAIRET

Les saveurs piquantes de l'enfance

DES PIQUE-NIQUES DE SON ENFANCE À SON ÉMISSION DE TÉLÉVISION «PIQUE-ASSIETTE INVITE LES CHEFS», LA PÉTILLANTE JOURNALISTE GASTRONOMIQUE A FAIT UN VOYAGE À LA DÉCOUVERTE DU GOÛT

TEXTE ISABELLE BRATSCHI PHOTO REBECCA BOWRING

ENFANT, ELLE N'AIMAIT rien manger. A part les carottes. Le beurre, elle détestait. La viande? Elle ne savait plus où cacher les boulettes qu'elle gardait dans la bouche quand on lui intimait de finir son assiette avant de sortir de table. Aujourd'hui, Annick Jeanmairet croque la vie à pleines dents.

Adolescente, elle mettait des plats tout préparés ou congelés dans son micro-onde – et elle trouvait ça bon! –, les crêpes épinards fromage de Findus faisaient son bonheur. Aujourd'hui, la journaliste gastronomique invite dans sa petite cuisine genevoise les plus grands chefs, tels que Carlo Crisci du Cerf à Cossonay, Pierrot Ayer du Pérolles, à Fribourg ou encore Philippe Chevrier de Châteauevieux, à Genève. Et à chaque émission, elle redit l'importance du bien-manger, celle de choisir les produits locaux et de suivre les saisons.

Le point de départ de son voyage culinaire remonte à ses grands-mères. La première préparait la Bénichon comme personne. «On se retrouvait toute la famille chez elle, dans la campagne fribourgeoise. Je mangeais

la cuchaule – je disais la culauche.» La deuxième était cuisinière de métier dans des maisons bourgeoises. «Tous les jeudis, jours de congé, elle me concoctait de bonnes choses, des crêpes surtout. Elle me comblait, me chouchoutait. C'était vraiment la grand-maman gâteau. Elle est décédée quand j'avais 11 ans. Je pense souvent à elle et je sais qu'elle rigolerait si elle savait ce que je suis devenue.»

Ce qu'elle allait devenir, il aurait été difficile de le deviner car, à 15 ans, Annick voulait être sage-femme. Mais la vie en a décidé autrement. «J'adorais les bébés. Quand je suis allée voir un conseiller d'orientation, il m'a dit qu'avec de si bonnes notes il fallait plutôt que je fasse des études universitaires.» Elle en sourit et fait des liens: «Quand une sage-femme suit un accouchement, il n'y en a jamais un pareil à l'autre. Il y a un côté unique. En cuisine, chaque plat est différent. Il faut créer sans cesse. Dans les deux cas, il n'y a jamais de routine, jamais d'ennui.»

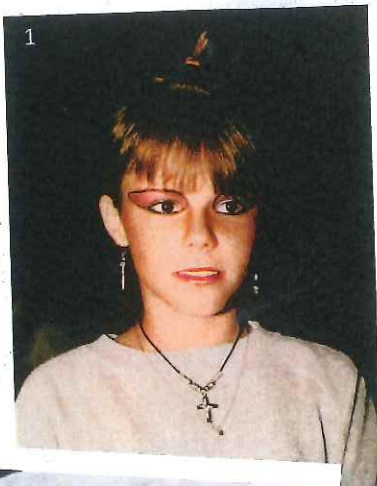
A l'école, Annick Jeanmairet était très bonne. Douée, voire surdouée. Là où d'autres peinent, elle passait tous les degrés sans effort. «Ce qui ne veut pas dire que j'étais fayote, se défend-elle. Au contraire. A Plainpalais, à l'école de la

Roseraie, on était peut-être sept Suisses dans la classe. Les autres étaient étrangers et ils n'avaient pas tous la chance d'avoir des parents qui pouvaient les épauler à la maison. Moi, je les aidais. Je les laissais copier sur moi. J'avais un côté leader, j'étais respectée car j'étais la meilleure. Mais je n'en profitais pas pour écraser les autres.»

Révolte contre la betterave

Première de classe, certes, mais pas sage pour autant. «Ma mère était très bonne à l'école, mais à 15 ans, à son époque, les filles ne pouvaient pas poursuivre leurs études. Quant à mon père, il était très intelligent et, en même temps, il était cancre. Finalement il est devenu mécanicien de précision et a fait toute sa carrière au CERN. Moi, j'ai hérité un peu des deux. J'avais des six dans toutes les branches et des zéros de conduite. J'étais insupportable. J'étais insolente. Les profs ne savaient plus quoi faire avec moi.»

“ J'avais des SIX dans toutes les branches et des zéros de conduite ”



1. Annick à 13 ans, lors d'une soirée déguisée à Quiberon, en Bretagne.
2. A quatre mois. Qui pourrait croire que ce petit ange s'apprête à devenir la terreur des profs?
3. En 1978, dans sa chambre avec Kermit la grenouille, sa peluche préférée.
4. Dans une classe de neige à Champéry, en 1982.

Ainsi de ce jour en classe verte où, habituée aux bons petits plats de sa maman, elle exprime haut et fort son mécontentement à l'heure de la cantine. «Tous les midis, on avait de la salade de betterave. Ignoble, im-mangeable. Un jour, j'ai pris ma fourchette et je me suis mise à taper en rythme sur la table. J'ai entraîné tout le réfectoire. Tous les élèves se sont révoltés contre la betterave.»

Une fois passée la rébellion de l'adolescence, Annick Jeanmairet quitte le cocon familial. Un micro-ondes en guise de four, des plats congelés pour aller plus vite. C'est l'époque des nourritures de l'esprit. Les études en Science Politique, les lectures, l'art et la musique. Tout ce qu'elle aime a des saveurs, des couleurs, du piment. Elle adore Bach pour sa simplicité, Rothko parce qu'il va à l'essentiel. A l'image de la grande cuisine, qu'elle découvre en partie grâce à son père.

Des accords fabuleux

«Pour mes 18 ans, il m'a invitée à la Colombe, à Lully, avant que l'endroit ne devienne un restaurant privé. Je me souviens d'accords fabuleux entre les mets et les vins. Il m'a aussi emmenée chez Georges Blanc. Là, je me suis rendu compte que même une denrée que l'on n'aime pas peut se révéler sublime. Plus tard je suis allée chez Bernard Loiseau, chez Régis Marcon. Chaque fois, c'était un éblouissement.»

Annick Jeanmairet n'a pas besoin de fréquenter les toutes grandes tables pour être heureuse. Il lui faut de la sincérité, du partage, de l'amour, comme les pique-niques de son enfance. «On partait au bord de l'Allondon, la semaine en fin de journée ou le dimanche. On rigolait beaucoup. Avec ma sœur, on cassait les œufs durs sur la tête de mon père, qui n'avait déjà pas beaucoup de cheveux...»

Elle sourit, ralentit le rythme, prend le temps de déguster l'évocation de ces délicieux moments, comme un bon vin, une autre de ses passions. «Tous les étés, pour les vacances, on descendait en France, dans les Cévennes, à Sommières. Dans une ancienne bergerie. Sur la route, on s'arrêtait toujours pour manger une soupe aux asperges que ma mère préparait dans un thermos. C'était une des grandes joies de mon enfance.»

Aujourd'hui, Annick Jeanmairet transmet ses valeurs, ses saveurs, ses instants de bonheur à son fils Anselme. «Tout petit, il sait déjà ce qu'il veut, sourit la jeune maman. L'autre jour, j'ai fait une halte gourmande avec lui sur une aire d'autoroute. J'ai sorti le fromage, le jambon, du bon pain. Les yeux pétillants, il m'a dit, réjoui: «J'adore les pique-niques!»

«Pique-assiette invite les chefs», saison 3 inédite, tous les samedis sur TSR à 18 h 45.

QUESTIONS D'ENFANCE

Une odeur d'enfance

L'émincé de veau à la zurichoise de ma maman.

Le produit détesté

Le beurre. J'ai toujours eu un problème avec ça. Je passais sans doute à côté de quelque chose de bon, mais rien n'y fait.

Mon bonbon préféré

Le Carambar. J'en achetais avec mon argent de poche au bureau de tabac.

Mon jouet fétiche

Tout dépend de la période. J'ai reçu un tracteur à 3 ans, puis j'ai demandé un téléphérique à 4. Après j'ai commencé à aimer les poupées, puis les Barbie. Mes parents m'avaient aussi offert Kermit la grenouille en peluche. Je l'adorais.

Mes premières vacances

Nous passions toutes nos vacances dans un vieux mazet que mon père avait acheté dans les Cévennes, à Sommières. Il y avait deux pièces, une cuisine et une chambre. En tout, ça doit faire trente à quarante mètres carrés, sans eau ni électricité ni toilettes. Ce sont mes meilleurs souvenirs.

Les vêtements dont j'étais fière

Ma mère tricotait beaucoup. Elle avait fait deux ensembles pantalon et petit haut. Ma sœur avait le vert pomme et moi la version orange.